

LA GÉOGRAPHIE AU TEMPS DU KIT

Christian GRATALOUP

Abstract

Within a field where the disciplinary identity is more and more fragmented, the freedom of the researcher is constantly renewed. He can for example sail from the « man-environment » relation, by going through the spatial analysis, to the globalization. But in all cases, it is necessary to call for a real pedagogy of the world's comprehension.

Keywords

freedom of the researcher, history and geography, globalization, world's comprehension

Mots-clés

liberté du chercheur, histoire et géographie, mondialisation, compréhension du monde

Être géographe aujourd'hui peut signifier bien des choses. Non seulement parce que, comme dans tous les autres champs savants, les spécialités se sont multipliées et autonomisées, mais surtout parce que le cœur de l'identité disciplinaire est éclaté. Il n'y a alors nulle crainte à avoir d'une extraversion excessive à donner sa version personnelle de la géographie. Il est au contraire raisonnable de préciser ses choix et de contextualiser des travaux pour les rendre intelligibles à d'autres qui s'inscrivent sous la même étiquette, mais n'en partagent plus forcément les mêmes fondements implicites. La connivence, souvent, peut n'être plus que corporative. La réponse à la question « pourquoi ai-je choisi de devenir géographe ? » risque donc d'être un témoignage purement historique, puisque la réponse s'inscrit dans un champ devenu obsolète. Pourtant, la raison positive qui me vient immédiatement à l'esprit me semble beaucoup plus opératoire aujourd'hui qu'il y a près de quarante ans : parce que la géographie m'apparaît laisser la plus grande marge de liberté pour mener une réflexion sur les sociétés. On me demande souvent pourquoi je ne suis pas historien et je réponds invariablement que la géographie m'a permis justement de faire l'histoire que je souhaitais. Ce n'est qu'une réponse partielle, en creux : la géographie m'a surtout permis de problématiser différemment la dynamique sociale, de prendre comme un seul objet l'espace et le temps des sociétés, ce que me semble résumer le mot réactualisé de Braudel, la géohistoire. Je suis reconnaissant à mon appartenance professionnelle de m'avoir permis de ne suivre aucun cheminement prédéfini. Si la géographie ne l'interdisait pas il y a quelques décennies, il est vrai qu'aujourd'hui les marges de manœuvre se sont bien élargies. Peut-être

n'est-ce qu'un répit, avant que la multiplication des inquiétudes utilitaires, des soucis de professionnalisation des étudiants, par ailleurs bien compréhensibles, des évaluations et bibliométries courtelinesques stressées par les classements internationaux, aient réduit comme peau de chagrin les espaces de libre réflexion, comme la géographie. Cependant, cette dernière remarque n'est, je l'espère, qu'une marque de vieillissement individuel. Je vais pourtant essayer de répondre au questionnement par une réponse articulée autour de deux expressions qui me semblent menacées : les fondements épistémologiques et la culture générale.

I. TROIS VIES DE GÉOGRAPHE

La géographie des années 60 était, rétrospectivement on s'en rend aisément compte, bien vermoulue, mais cette fragilité n'était pas encore évidente pour le jeune étudiant. L'édifice, solidement fondé sur une double appartenance naturaliste et humaniste, avait toujours fière allure. Il est fort probable, certes, que cette vue des choses découlait largement de la myopie d'un étudiant peu doté en capitaux culturels et relationnels ; l'analyse, mal acceptée par les géographes, que Pierre Bourdieu a tracée dans *Homo academicus* s'applique trop bien à mes années de formation. Il n'en reste pas moins que, dans les différents rites de passage, particulièrement dans les épreuves des adouvements bien français que sont les concours de la fonction publique (grande école et agrégation), la géographie fut mon principal instrument pour franchir les obstacles. Même si je me rends compte rétrospectivement qu'il s'agissait justement là d'une compétence qui procédait en partie de mon illégi-

timité culturelle, je n'en garde pas moins un sentiment de reconnaissance envers la discipline, y compris dans sa forme la plus traditionnelle.

D'autant plus que je considère que ce fut une grande chance, un heureux hasard que tous les parcours n'ont pas pu connaître, que d'arriver à la fin de ses études initiales dans un champ académique qui s'avouait finalement en crise profonde. Je le souhaite à tous ceux qui ont quelques ambitions de parcours intellectuel personnel, malgré, ou plutôt grâce aux effets déstabilisants qu'une telle situation génère. Même si la géographie et, plus largement, les sciences sociales offrent aujourd'hui une gamme d'opportunités beaucoup plus grande, il m'arrive de regretter, pour les étudiants les plus incisifs que j'ai la chance de côtoyer, qu'on leur offre peut-être plus de raisons de lassitude que d'indignation. Sans doute, la situation très ouverte de la géographie laisse tant d'opportunités qu'il n'est plus question de passer sous les fourches caudines d'un paradigme devenu contre-productif. Alors qu'au début des années septante, l'urgence stimulante d'une reconstruction a eu, entre autres bénéfiques, celui de créer des complicités générationnelles – pour moi, en tout premier lieu avec Jacques Lévy –, mais aussi inter-générationnelles, puisque certains jeunes universitaires d'alors reconstruisaient l'édifice d'une tout autre façon et ne décourageaient vraiment pas les jeunes trublions, même si ces derniers devaient alors souvent les agacer. Ce serait trop long de les citer, mais je ne peux oublier ce que je dois en particulier à François Durand-Dastès, Roger Brunet, et Olivier Dollfus, puis, un peu plus tard, Franck Auriac et Alain Reynaud.

Même si la revue *EspacesTemps*, qui permit d'expérimenter et de peaufiner des propositions alors novatrices, fut autant portée, dans les années 70 et 80, par de jeunes historiens que par des géographes, la situation de ces derniers était alors beaucoup plus excitante. Même si le syndrome de l'avant-garde, nécessairement maudite, qui nous animait apparaît rétrospectivement quelque peu surfait (n'étions-nous pas, avec la complicité de nombreux aînés, en train de gagner, en fait ?), il nous a beaucoup aidé à traverser une période d'étiage des recrutements universitaires et d'incertitude épistémologique générale. Plus que cela, la liberté qui, de ce fait, était la nôtre, puisque nous n'avions à nous conformer aux contraintes pesant sur le bas de la hiérarchie académique, permettait toutes les audaces.

Ce contexte daté a eu également un effet vis-à-vis du futur. Alors que les reconSTRUCTEURS des années septante, les fondateurs francophones de l'analyse spatiale qui ont eu à batailler dur pour faire triompher un changement paradigmatique, ont eu parfois quelque peine ensuite à comprendre les contestations dont fut l'objet leur démarche dès lors qu'elle était devenue majoritaire, la situation de radicalité qui avait été quelque peu imposée à ma génération de géographes a laissé ouvert le champ des possibles. En d'autres termes – et c'est très probablement un phénomène très marqué générationnellement, à peu d'années près – la possibilité nous a été offerte

d'articuler la géographie structuraliste (pour employer une expression de ses détracteurs) et celle qui s'est un peu vite qualifiée d'humaniste (le terme de post-moderne étant maintenant bien dévalué).

C'est parfois ainsi plutôt agréable de pouvoir se mouvoir intellectuellement dans trois géographies successives : une première centrée sur la relation dite « homme-milieu », qui suppose un minimum de formation en géographie physique classique, une deuxième d'analyse spatiale et une troisième très relativiste culturellement et marquée par les recompositions intellectuelles ouvertes par la mondialisation.

II. UNE PÉDAGOGIE DE COMPRÉHENSION DU MONDE

Avant même d'envisager des études de géographie, j'avais souhaité devenir enseignant. Je considère toujours que c'est mon seul métier, même si, institutionnellement, lui est accolé le terme de « chercheur ». Ainsi, le fait d'avoir eu un début de carrière en collège n'a jamais été pour moi vécu comme un purgatoire. Ce fut même un excellent terrain d'expérimentation, en particulier pour l'invention de simulations actives, ce qu'on appelle avec quelque condescendance des « jeux pédagogiques ». Plus encore, ce fut l'occasion d'une réflexion sur les structures générales des connaissances sur les sociétés qu'il est souhaitable qu'acquière tout citoyen. Dans cette perspective, la géographie représente un cadre dont la souplesse est particulièrement favorable à une réelle culture générale.

Il est de bon ton aujourd'hui, non sans quelques raisons d'ailleurs, d'accuser cette vieille expression de culture générale d'être un mode de sélection masqué privilégiant les héritiers de pratiques bourgeoises. Alors qu'il y a une trentaine d'années un tel discours émanait de la gauche radicale, aujourd'hui il serait plutôt pratiqué par des gestionnaires soucieux de rentabilité à court terme. Si je ne peux, justement parce c'est ce souci d'acquisition de connaissances sans utilitarisme immédiat qui m'a permis d'accéder à un métier intellectuel auquel je n'étais pas socialement destiné, que combattre une vision qui sape la formation des acteurs économiques et sociaux de demain et ne voyant que ce qu'ils pourraient faire aujourd'hui, il n'en reste pas moins que l'idée de culture généraliste ne peut être vue que comme une remise en cause permanente. L'acquisition de points de repères collectifs, comme des œuvres intellectuelles servant de signaux, est une composante du lien social global, leur plus ou moins grande maîtrise est effectivement un outil fort de « distinction sociale », au sens bourdieusien.

C'est justement parce que la géographie était dotée d'une faible légitimité classique qu'elle pouvait représenter un instrument particulièrement démocratique. Plus encore, c'est parce que la géographie reste peu crispée sur des bases conceptuelles héritées qu'elle représente un champ de novations épistémologiques. Surtout, au début du XXI^e siècle, dans une société de plus en plus mondiale,

la pensée réflexive ne peut qu'avoir une dimension géographique puisqu'il s'agit de prendre en compte simultanément des héritages sociaux profondément divers et pourtant tous contemporains. Dans une pensée « moderne », le monde était simple puisque la diversité s'inscrivait, pensait-on, dans les étapes du « Grand Récit ». Le modèle évolutionniste, incarné dans des formes diverses et rivales du libéralisme au marxisme, situait la diversité des formes du social, dans des étapes successives d'un parcours en gros unique. Que l'on ait pensé les autres comme « en retard », « sous-développés » ou relevant d'un mode de production ancien, il s'agissait toujours de les comprendre dans un parcours qui avait été celui de l'Occident. Dans cette unique perspective historique, la structure géographique du monde était sans problème : les cartes des sociétés relevaient d'un évolutionnisme implicite (étapes du développement ou de la transition démographique, modes de production, degrés d'ouverture à la modernité...). Un temps simplifié saisissait l'espace alors appauvri.

La preuve en fut le désarroi intellectuel au moment où l'obsolescence d'un tel paradigme historiciste devint évidente, en gros dans les années quatre-vingt. La pauvreté du résidu intellectuel qui subsistait fut particulièrement manifestée par le succès de la grille de lecture simplette du Monde qu'avait proposé Huntington. La géographie y est réduite à un puzzle et l'histoire à la reproduction de la permanence. Toute la dynamique contradictoire

de production d'une société mondiale nécessairement créole, d'une part, et de production d'identités sélectionnant des éléments d'héritages divers, d'autre part, est ainsi méconnue. Il aurait fallu, pour cela, avoir une vision plus scalaire (le Monde n'existe que comme une mise en système de ses éléments et, réciproquement, ceux-ci ne se comprennent qu'en rapport avec un niveau mondial de plus en plus prégnant) et une réflexion sur les multiples formes de la distance et de l'historicité.

J'aime donc à croire que l'on a de plus en plus besoin d'une réflexion et d'une culture critique géographique. Et c'est d'avoir été compagnon de route de géographes modestes mais sûrs de leurs armes, comme Bernadette Mérenne-Schoumaker, qui me l'a appris.

Coordonnées de l'auteur :

Christian GRATALOUP
Université Paris-Diderot
UMR Géographie-cités
grataloup.c@wanadoo.fr

